

## Il me semble qu'une clef repose dans l'observation de l'âme Christoph Hueck

Au sujet de la contribution : « *Goethéanisme ou anthroposophie de Troy Vine dans Das Goetheanum* n°17-18/2014<sup>1</sup>.

[...] Vine se demande dans quelle mesure les degrés de l'activité cognitive décrits par moi pour l'observation du monde organique correspondent avec la méthode phénoménologique et intuitive de Goethe et avec les degrés cognitifs de Rudolf Steiner (**GA 12**) — en partant de la perception sensible « matérielle », de l'imagination, de l'inspiration et de l'intuition —. [...] Vine découvre des concordances de ces degrés avec Steiner et Goethe, mais — étant donné que je pars de la perception sensible des formes organiques — seulement avec le plus inférieur des degrés de Steiner, la connaissance « matérielle ». Il stimule ainsi une discussion menant plus loin au sujet de la question de l'interdépendance du goethéanisme et de l'anthroposophie, ainsi que de la relation entre le connaître habituel, « matériel », d'avec le connaître supérieur, spirituel, que je voudrais volontiers saisir au passage. Rudolf Steiner a en effet souvent évoqué qu'un goethéanisme plus approfondi menait à l'anthroposophie. La question intéressante ici me semble être plutôt : comment ? Comment le goethéanisme peut-il être plus approfondi, pour parvenir aux perceptions suprasensibles et aux possibilités d'investigation [de l'esprit, *ndt*].

Dans la postface de la nouvelle édition de l'essai « *La conception du monde de Goethe* », Rudolf Steiner écrit : « ... que Goethe fasse réellement l'expérience des idées sur le domaine de la nature, cela doit nécessairement mener aux connaissances anthroposophiques décrites par moi, si l'on fait passer — ce que Goethe n'a pas encore fait — les expériences dans le monde naturel aux expériences dans le monde spirituel. » (**GA 6**, p.213). En un autre endroit, il écrit : « Comme le monde naturel est donné dans les couleurs, les sons et autres, ainsi [...] le monde de l'esprit nous est donné dans les idées éprouvées. » (**GA 28**), p.434). Qu'est-ce que cela veut donc dire « éprouver des idées » ? Et comment l'expérience des idées est-elle possible ? Une clef me semble ici se trouver dans l'observation de l'âme (voir **GA 4**). Il est possible d'avoir des idées, non pas pour un court instant, mais de faire séjourner l'âme en elles, de les vivre et d'éprouver consciemment en même temps cette vie tout en y séjournant à l'intérieur et avec cela de les observer. Pour que de telles observations deviennent possibles, Rudolf Steiner a décrit un cheminement d'exercices (**GA 10**), par lequel on peut se rendre sensibles et réceptifs à une expérience du sentir au sein des impressions d'âme et d'esprit. Il s'agit de l'activation d'une activité intérieure et d'une différenciation de possibilités du percevoir et du connaître de l'âme. Cela commence déjà lorsqu'on suit par le penser les métamorphoses de Goethe. On éprouve alors quelque chose de tout autre, lorsqu'on ne pense pas seulement sur des métamorphoses de formes, mais que lentement (c'est ce qui importe ici !), on les réalise soi-même et d'une manière concentrée devant le regard spirituel. On transforme dynamiquement des images en d'autres. « Métamorphose » devient ici une activité remplie quant au contenu de configurations plastiques modelantes de formes, que l'on éprouve, précisément pour la raison qu'on les exécute.

L'origine, source de cette activité intérieure, se laisse ensuite considérer. Il y a de bonnes raisons pour cela de la caractériser comme spirituelle. (Dans la conscience quotidienne ordinaire ce lieu reste constamment inobservé et il ne peut rester aussi pour cette conscience qu'un néant inconcevable. Car la conscience ordinaire est tenue sous le charme de la scission objet-sujet, elle doit sans cesse considérer quelque chose d'autre, elle ne peut pas se contempler elle-même, sans simultanément se perdre). Mais si l'on passe d'une simple contemplation passive et d'un penser fantomatique fugitif, à une production plastique, intérieure et active, alors il se révèle que le lieu-source originel n'est pas subjectivement l'œil spirituel, mais au contraire, un œil créateur, qui engendre en le sachant les images représentatives. Et ces images ne sont pas édifiées de manière

---

<sup>1</sup> Traduit en français et disponible auprès du traducteur sur simple demande (DG1718B14.DOC) : daniel.kmiecik@dbmail.com.

arbitraire, mais ont au contraire un contenu universel objectif. De ce contenu universel vit dans ce lieu source aussi une sorte de savoir anté-linguistique de la totalité du contexte pris en considération. (Un tel savoir existe aussi dans la conscience quotidienne, nonobstant d'une manière purement implicite. On peut par exemple voir cela à une remarque de Goethe qu'il fit alors qu'il était en quête de la plante archétype : « À quoi pourrais-je reconnaître sinon que telle ou telle forme est celle d'une plante, si toutes ces formes n'avaient pas été formées à partir d'un modèle ? » (cité d'après la **GA 6**, p.21) ? C'est d'une manière pré-consciente qu'il savait déjà cela.

Troy Vine mentionne aussi les développements de Eckart Förster sur la science intuitive, la *scientia intuitiva*, dans l'étude qui fraye des voies « *Les 25 ans de la philosophie* » (Francfort 2011, pp.253 et suiv.). Förster y caractérise la méthode de Goethe comme celle qui envisage d'abord les particularités d'une série de phénomènes avec exactitude et le plus complètement possible et ensuite, au moyen des mouvements qu'il suit par le penser et de l'attention qu'il porte aux formes de transition entre elles<sup>(\*)</sup>, et s'élève enfin à une vue d'ensemble sur le contexte conforme aux lois et finalement en vient à rencontrer une idée de la totalité. Ici aussi, me semble-t-il — outre la procédure parfaitement limpide en tant que telle — l'activité productrice et l'attention progressive portée à ce qui n'est plus seulement sensible, me semblent être d'importance.

Avec cela quatre éléments du connaître sont donc décrits : la source active, le savoir concernant le contenu, les images mises sous les yeux, et les perceptions sensibles des objets. (ici la plante — ou les formes animales). On a avec cela les quatre degrés de la connaissance ordinaire « matérielle » décrits par Rudolf Steiner : perception sensible, image, concept, Je. La thèse que je voudrais soumettre à discussion, est à présent conçue en ces termes : les quatre degrés ne restent une connaissance « matérielle » aussi longtemps que la conscience peut être pleinement éveillée à « l'objet extérieur », c'est-à-dire, qu'elle n'est pas intérieurement vécue comme auto-consciente, ainsi le pensé-je, les degrés cognitifs plus élevés de l'imagination, de l'inspiration et de l'intuition se trouvant inconsciemment à son fondement. Lorsque par l'activité intérieure et l'observation de l'âme je m'éveille afin de configurer des images représentatives, et donc que je me mets à en vivre les énergies conformantes, alors j'ai en conscience ces forces plastiques des imaginations. Et si je vis en la comprenant réellement dans la cohérence d'acceptation d'une série de phénomènes (on pourrait même dire en apprenant à la surprendre), je vis au sein d'une inspiration. Et lorsque je fais naître activement une image ou bien un concept, je suis à la source originelle de ce événement créateur et je suis uni spirituellement avec l'être qui est en train d'en engendrer la cohérence, et je suis avec Lui dans l'intuition.

Si l'on considère ainsi la relation depuis l'ordinaire « matériel » jusqu'au connaître supérieur, on est conduit à l'idée d'une ligne évolutive. Si intuition, inspiration et imagination sont à la base du connaître objectal, alors ce dernier peut avoir pris naissance d'elles. Rudolf Steiner décrit en effet — par exemple au troisième appendice aux « *Énigmes de l'âme* » (**GA 21**, pp.138 et suiv.) — que des concepts abstraits sont les résultats morts d'une relation vivante entre l'être humain et des objets perçus par lui : « *La représentation abstraite est le réel périssant à la conscience ordinaire, tandis qu'il est rendu présent à l'esprit, dans lequel l'être humain vit certes, lors de la perception sensible, mais dont il ne devient pas conscient dans sa vie* ». L'être humain a besoin de cette « paralysie [précipitant, *ndt*] vers le bas », car sans elle, il ne « *pourrait en venir au monde extérieur en pleine conscience de soi* » (**GA 21**, p.140). Le développement ultérieur consisterait ensuite à raviver par l'activité imaginative cette relation qui a péri, puis de la ranimer d'âme inspirativement avant de la spiritualiser intuitivement. L'être humain se reconnaîtrait ensuite de nouveau comme « membre d'une unité s'étendant au-delà de ses limites humaines ». (**GA 21**, p.141). L'un des premiers pas consiste selon moi à instaurer « l'état d'exception » d'une activité intérieure et d'une observation de l'âme. (**GA 4**, troisième chapitre).

**Das Goetheanum, n°22/2014.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

(\*) D'après Goethe: „en avant et en arrière“ — une formulation, qui pour moi laisse résonner l'idée du double courant du temps